Etienne Fatras

FATRASIES À REIMS

Sculptures et poésies

Bibliothèque Francopolis n° 9

Mai-juin 2023

Esmeralda

Esméralda
Je suis Quasimodo
Nous tous, Phoebus, Frollo
Avons la même infirmité,
Nous tous faisons le dos rond,
Captifs de cette féminité,
Qui nous attire,
Qui nous chavire
Et nous fait perdre la raison.
Le chasseur est la proie,
Le maître est l'esclave,
De la nature, ce sont les lois,
Et les femmes le savent.
Ainsi cette beauté sauvage
Conçue à Reims d'une vision Hugolienne
Transposée sur la scène Parisienne
Du parvis de Notre Dame
En plein moyen âge
Nous tient tous sous son charme.
Toujours tu nous damneras
Esmeralda.

C'est lors de sa venue à Reims pour le sacre de Charles X, que Victor Hugo en visitant les abords de la basilique de St Remi a rencontré une gitane et le sonneur de cloche qui était bossu.

Il a ensuite transposé ces deux personnages au moyen âge sur le parvis de Notre Dame de Paris.

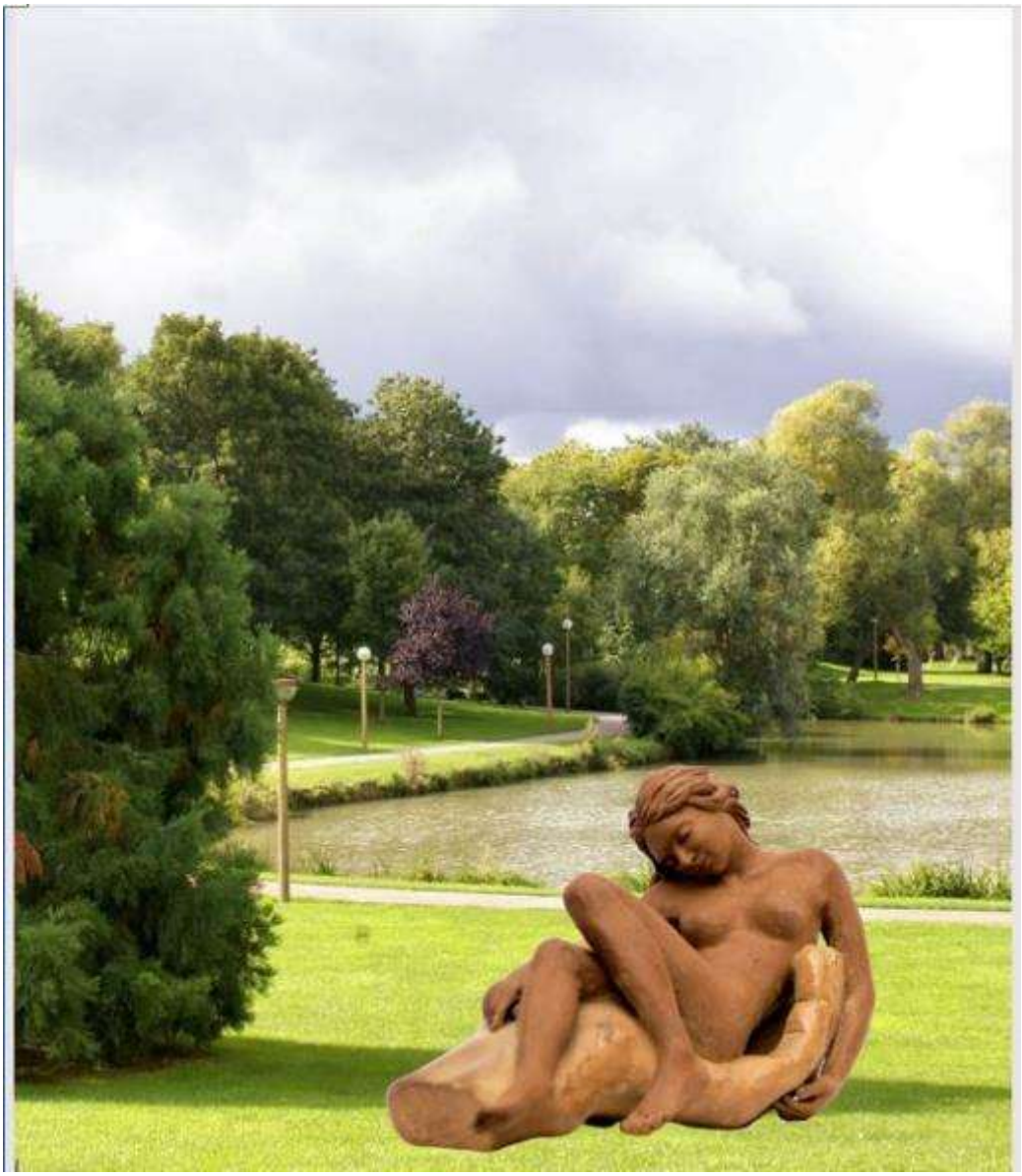
La création

Curieuse pulsion que celle de la création,
Elle ne vient pas du calcul ou de la réflexion,
Elle ne vient pas de la quiétude ou du repos,
C'est comme une mise en danger, un saut dans l'eau.

S’il n'y a pas l'ardente nécessité d'en sortir,
De se dire entre abandon et échec,
Le premier je ne veux pas vivre avec,
Le second est le pire.

Alors dans la plus totale confusion,
Je ne peux qu'aller chercher dans mon inconscient,
Dans des ressources dont je reste ignorant,
Cette étincelle que l'on nomme intuition.

Mais à ce stade, ce n'est que la fécondation,
Pour passer de la conception à la réalisation,
Ce qu'il faudra de temps et d'opiniâtreté,
Je ne le sais jamais d'avance.
Je sais qu'il me faudra mobiliser énergie et expérience
Pour goûter aux joies de la paternité.



Fatrasie

Es-tu une poésie
Héritière de formes anciennes
Es-tu fantaisie
Tout juste sortie
Des rêves d'Etienne ?
La main au menton
Stigmate de la réflexion,
Toi aussi, tu t'interroges.
Peut s'en faut que tu en perdes la tête,
Quel créateur t'a ainsi faite
Et de l'académisme, tant, déroge ?
Il t'avait fait un joli port de femme,
Il avait choisi une belle robe,
Volant et s'ouvrant subrepticement
Épousant tes formes et le mouvement,
Puis soudain ton corps se dérobe,
Pulsion créatrice ou vague à l'âme ?
Écoute Fatrasie
Tu es faite ainsi
Parce que ton sculpteur écrit des vers
Avec son imagination et un peu de terre,
Symbiose artistique
Faisant de toi, assurément, un être unique.

Ma Première

Ais- je été ému par cette fraîcheur juvénile
Qui s'offrait à mes regards,
Mon émotion n'était-elle due qu'à la tâche difficile
De transformer ma terre informe en œuvre d'art.

Comment donner à cette motte d'argile,
Les justes proportions
De cette beauté élégante et gracile,
Pour qu'elle transcende cette émotion.

La tête en feu les mains fébriles,
J'ai travaillé la matière,
Mes gestes étaient gourds et malhabiles,
Mais je ne me suis pas laissé faire.

Carlos était là, le conseil utile,
Tu étais ma première,
Je ne t'ai quitté qu'en ressentant un souffle subtil,
De ta bouche, s'exhalait un léger filet d'air.

Oh ma Colombe !

Ma blanche colombe
Mon bel amour
J'ai souvent pensé à toi,
Je t'ai rêvé la nuit, je t'ai rêvé le jour
Jusqu’à ce que, enfin, je te vois.

Tes jambes s'allongent, s'allongent,
On ressent la tension dans chacun de tes membres,
Ton corps est en arc, tes reins se cambrent,
Et dans ton regard, mon regard plonge.

Tes mains sont comme des ailes,
Tu prends ton élan, tu prends ton essor,
Mais que fait-elle, que fait-elle ?
Je t'en prie ma colombe, reste là,
Danses-tu, danses-tu encore,
Ou vole tu déjà.

La féminité

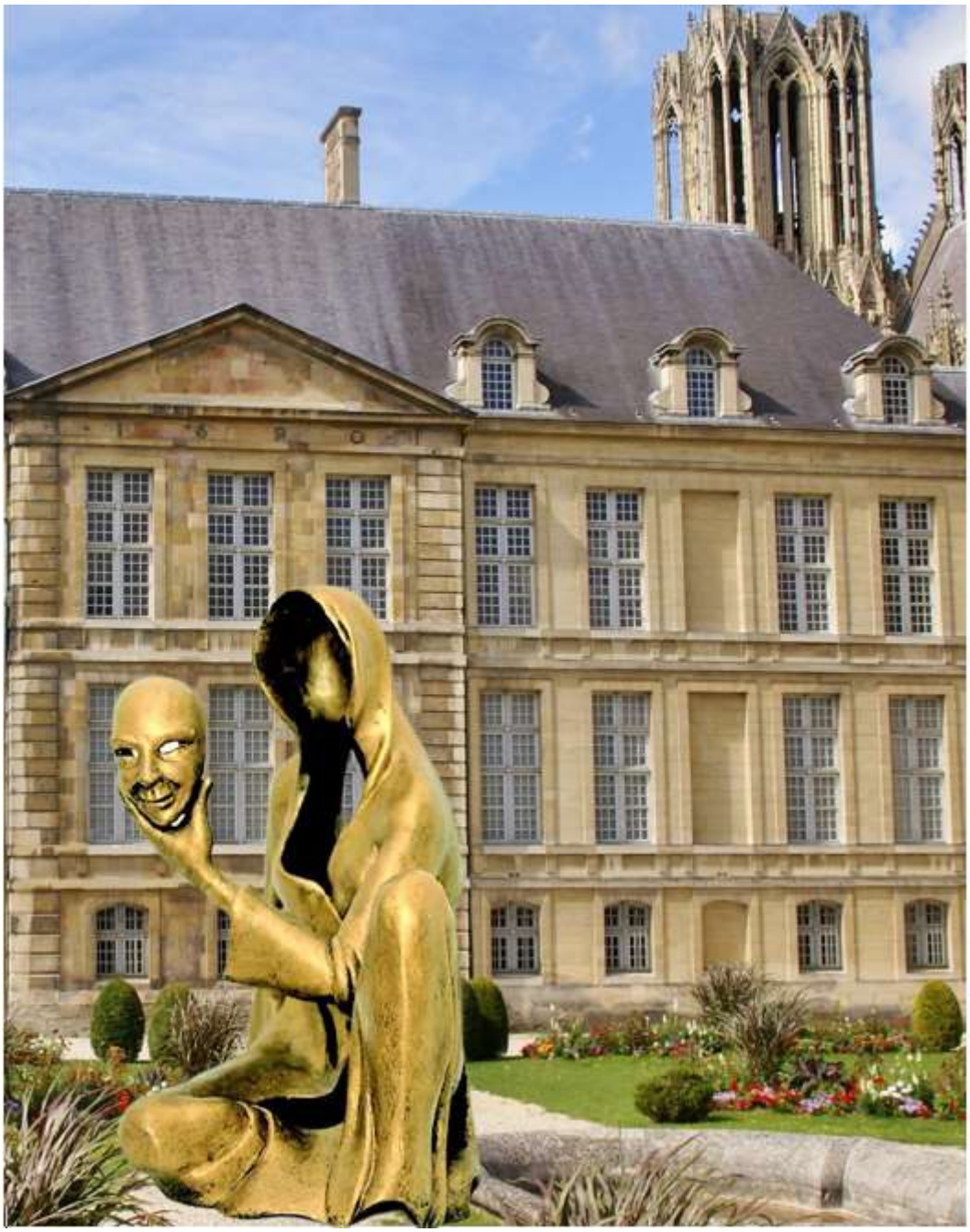
Pardonne ma familiarité
Qui déroge
A ton air altier,
Mais à te regarder je m’interroge.
Tu sors à peine de mes mains
Que déjà je n'ose plus te toucher.
J'essaye d'attirer ton attention en vain,
J’ai l'impression de ne pas exister.
Pourtant, tu as quelque chose, à me dire,
Ou du moins, c'est moi qui dois lire
Le message subliminal de mon subconscient.
Serais-tu l'ambassadrice de mes tourments ?
D’abord, cette beauté
Et plus encore cette féminité
Qui me chavire,
Qui m’attire, qui me fais souffrir.
Quelle blessure, ce dédain
De quelle gloire tire-t-elle cette fierté,
Pourquoi cette dérision du masculin
Dont la maladresse, trahit la sincérité.
Et puis cette absence,
Il ne reste que sa robe et son foulard,
Elle, elle est partie
Elle ne laisse que son esprit.
Disparu ce qui est charnel
Ainsi elle est devenue immortelle,
Dans le fond c'est ce que j'essaye de faire,
Avec un peu de terre et quelques vers.

Le Doute

De mon travail que reste-t-il ?
J'ai pétri une motte d'argile
Que mes doigts malhabiles
Ont transformé en silhouette immobile.
Un drap recouvre entièrement
Un corps assis pensivement
Posément, dubitativement,
La silhouette attend.

Le drapé dessine en vain,
A droite, pas de main,
Des jambes et des pieds, rien,
Dans sa main gauche, il tient
Un masque au regard impavide
Découvrant sa tête, vide ….
Soyons lucides,
Ne restons pas timides,

Osons, une autre vérité,
Même d'un suaire habillé,
Même sous un visage masqué,
Il n'y a rien…. et pour l'éternité.



L’attente

Au parc Léo Lagrange cet après midi
Le ciel est clair et le soleil luit.
Lentement le vent froid de novembre
Du rêveur assis engourdi les membres.
De leurs feuilles orangées et rouilles,
Peu à peu les arbres se dépouillent,
Ils laissent apparaître leurs ramures sombres
Dont le soleil rasant allonge les ombres.
Les promeneurs emmitouflés
Marchent d’un pas pressé.
À intervalle régulier,
Dans un mouvement chaloupé,
Une élégante en roller, rapidement
Apparaît,
Puis comme dans un désenchantement,
Elle disparaît.
Elle est partie maintenant,
Pourquoi attendre encore
À la limite des arbres, tangentement,
Le soleil fait un dernier effort.
Je peux m’en aller.
J’ai froid aux mains,
Je vais marcher,
Mais elle, je peux toujours l’espérer.

La Vesle

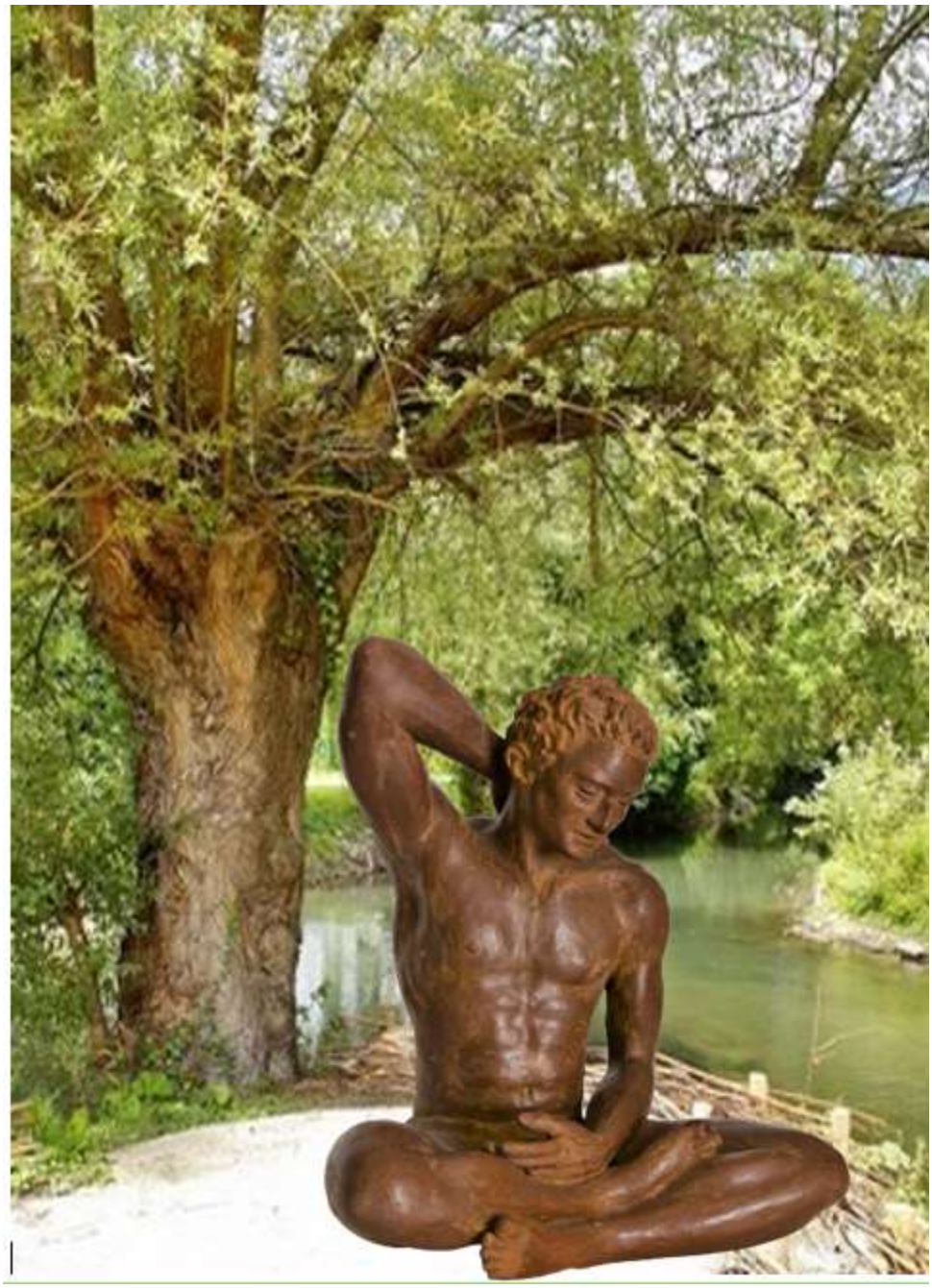
Imaginez un peu,
À ma droite la Vesle,
À ma gauche la Vesle,
Peut-on être mieux ?

Ce n’est pas un mystère,
Les promeneurs Rémois,
Connaissent comme moi,
Le charme des trois rivières.

Assis dans mon fauteuil de promenade,
À l’ombre d’un saule pleureur,
Je vois entre les branches en enfilade,
La Vesle réunie, coulant avec lenteur.

Les eaux sont basses cet été,
Le bras gauche est stagnant,
Couvert d’algues entremêlées,
A droite l’eau coule doucement.

En lumière adjacente, l’eau est transparente,
Elle laisse voir un fond caillouteux,
Des silhouettes oblongues et dansantes,
Révèlent un endroit poissonneux.



En lumière directe, l’eau est miroir,
Dont la surface d’argent frissonnante,
Reflète les ombres aléatoires
Des frondaisons environnantes.

Face à moi l’eau est immobile,
Avec la précision d’un peintre habile,
Elle renvoi toutes les nuances de vert,
D’un monde végétal à l’envers.

Cette symétrie du monde d’en bas,
Avec le monde d’en haut,
Libère mon esprit de sa peau,
Abandonnant mon corps assis là.

Volant comme un oiseau
Dans ce tunnel de verdure,
Il suit le plan sécant de l’eau,
Sans rien savoir, il part à l’aventure.

Métamorphoses

Et si la création était à l'esprit
Ce que son parfum est à la rose,
Une sublimation, une quintessence ?

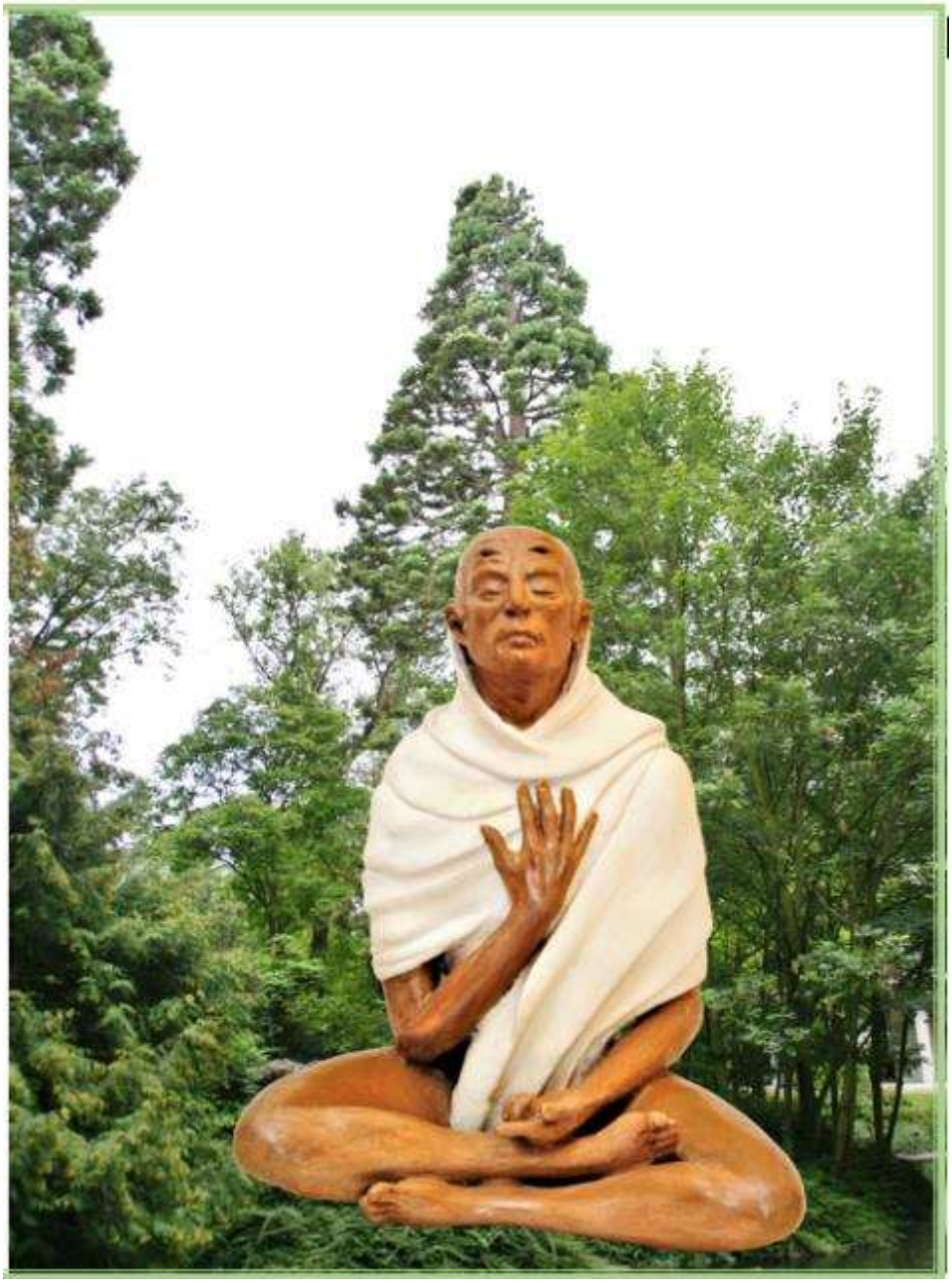
Et si psychisme et physiologie
Étaient un continuum de la même essence,
Une chaîne unique, sans aucune pause ?

Et si l'intuition grecque de l'atome
Issu de l'espace infini, ce même atome
Se combinant indéfiniment, improbablement,
Du minéral au vivant,
Indifférent à la notion du temps
Avait fini par notre entendement,
A prendre conscience
De sa propre existence ?

Que l'homme soit l'aboutissement du créateur,
Ou, ait ressenti le besoin de cette présence,
Qu'importe des deux qui est l'auteur,
Seul compte, la quiétude de notre existence.

Alors la boucle est bouclée,
Notre éternité est assurée,
Rien ne se perd, rien ne se crée.
Nous reviendrons avec la rosée
Exhaler par osmose,
Le parfum des roses.

Questions



La cime de ce grand pin noir
Me sert de repère pour voir
Défiler les nuages qui s'étirent,
On dirait presque qu'ils s'y déchirent.

Nuages racontez moi votre histoire,

Quels pays avez-vous traversé,

Où tomberez-vous ce soir ?

Qui irez-vous désaltérer ?

Tomberez-vous dans un jardin

Pour devenir rosée du matin

Avant qu'un soleil malin

Ne vous ré évapore dès le lendemain ?

Deviendrez-vous sève des arbres,

Sucs des fleurs ou jus des fruits ?

Irez-vous fendre les marbres

Par le gel d'une nuit ?

Voyagerez-vous au fond de la terre

Vers ces nappes souterraines ?

Prisonnière quelques millénaires

Jusqu' à vôtre résurgence aux sources de la Seine ?

Avec combien d'atomes étrangers

Vous êtes-vous combinés ?

Combien de fois êtes-vous revenu à votre état initial,

La désagrégation n'est-elle pas fatale ?

Participerez-vous au monde du vivant ?

Serez-vous larmes, sueurs ou sang ?

Serez-vous de quelque synapses l'intime constituant ?

Pouvez-vous être de la pensée l'indispensable aliment ?

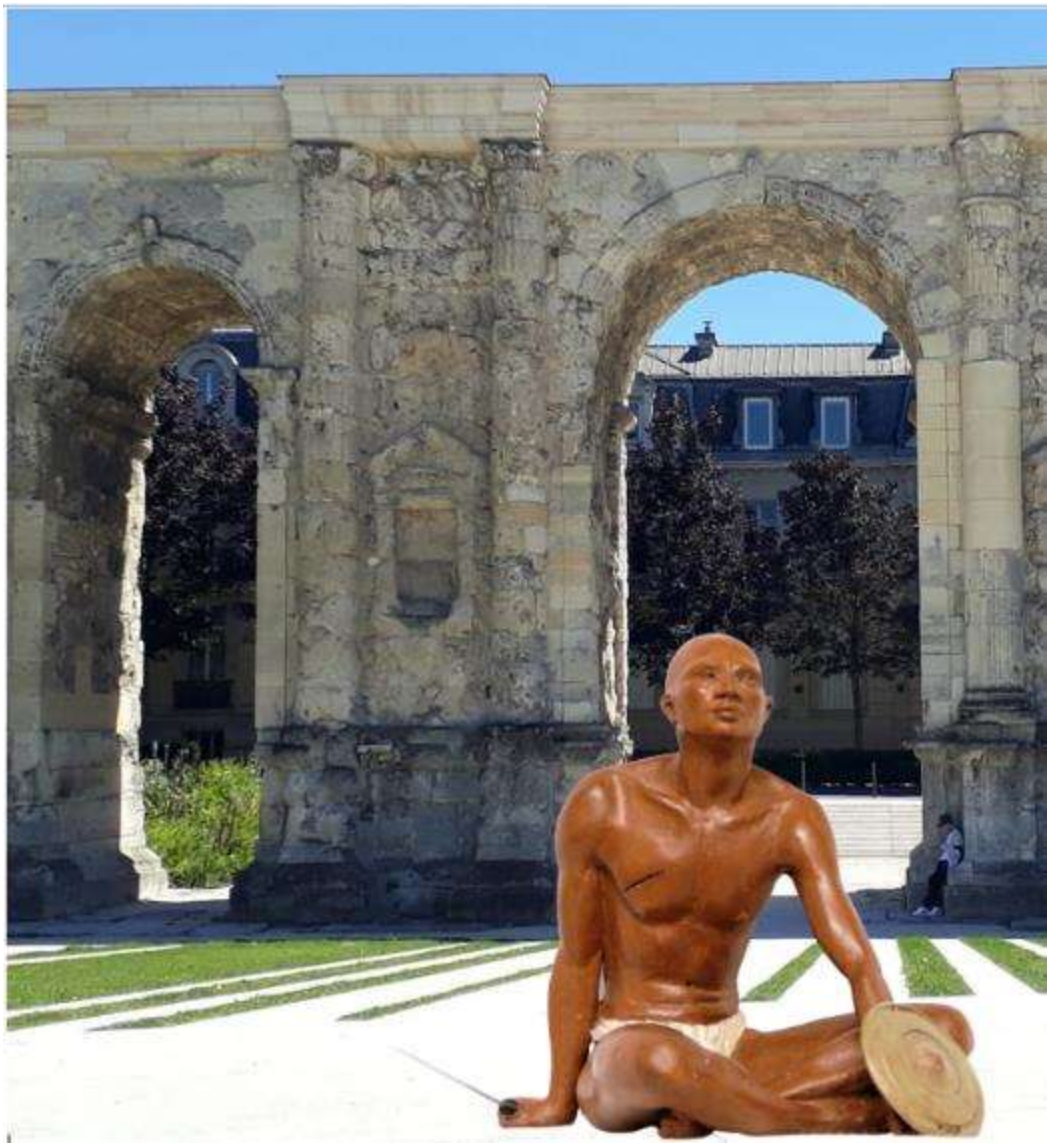
Ah ! vous ne me direz rien,

Vous dites que je le sais bien,

Qu'il n'y a pas de secret,

Rien ne se perd, rien ne se crée.

Le gladiateur blessé



Il attend
Sa blessure à la poitrine n'est pas mortelle,
Il ne peut plus se servir de son bras.

Il attend
Il avait toujours gagné ses combats,
Sa vaillance n'est pas éternelle.

Il attend
De la foule, il a les faveurs,
Les pouces se lèvent pour le sauver.

Il attend
Sa mort serait rapide, il n'a pas peur,
Impotent, il sera vite oublié.

Il attend
La foule, l'empereur la suivra-t-elle ?
Ou montrera-t-il, qu'il est le plus fort ?

Il attend
Le destin peut nous être infidèle,
Ainsi va notre sort.

Il attend
Il attend que quelqu'un vienne le sauver.
Vous qui lisez, vous le pouvez.
Ainsi vous donnerez de l'espoir
En écrivant la fin de l'histoire.

Le jongleur

Le Jongleur joue avec ses balles,
Le sculpteur joue avec sa terre,
Les idées du poète s'emballent,
La vie est un jeu d'enfer.

On ne verra que son aisance,
On y verra la chance
D'un don naturellement donné
Par quelque complaisante fée.

Détrompez-vous, il n'en est rien,
D'abord, il y a un travail de chien,
D'échecs, sans cesse surmontés
Avec de la rage et de la volonté.

La création est une enfant de la souffrance,
C'est la douleur qui accompagne la naissance,
Et comme la mère, elle est récompensée
Par l'accomplissement d'un grain d'éternité.

Jet d’eau

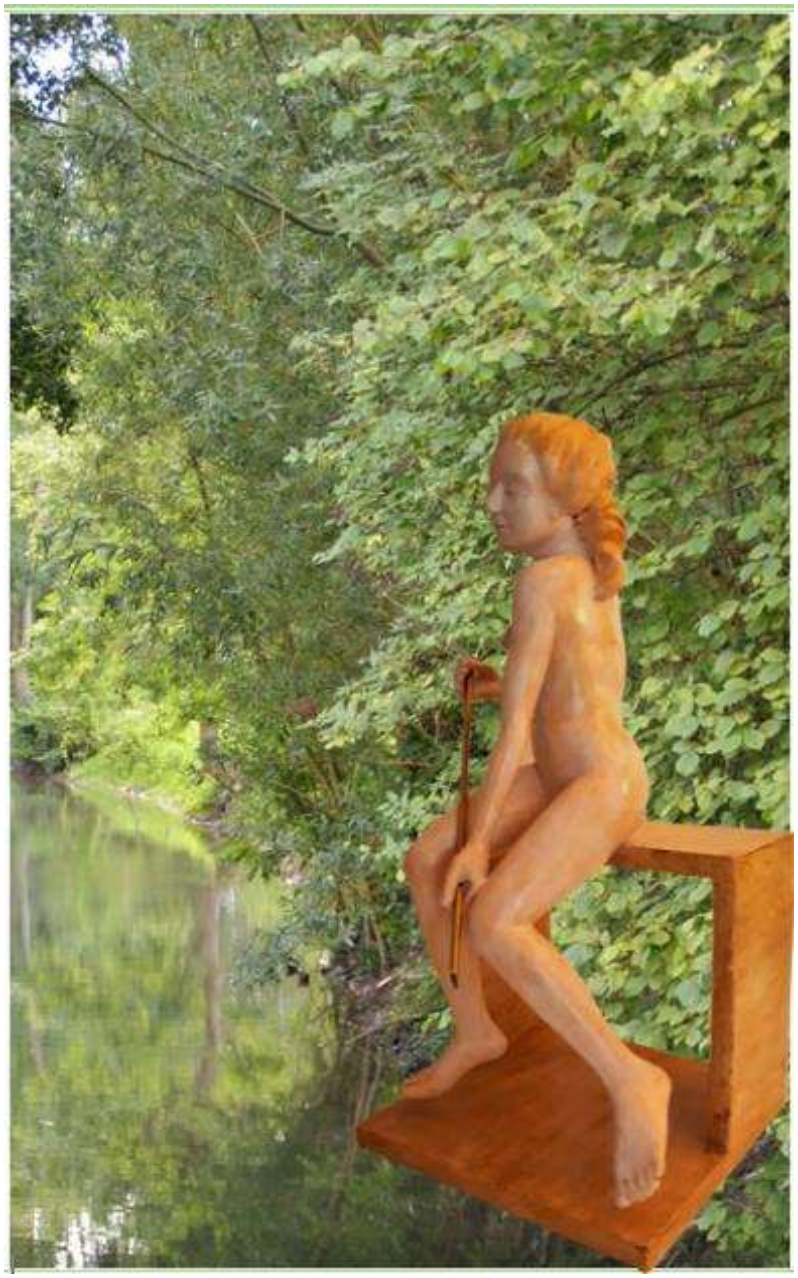
La retombée des jets d'eau en chandelles dans le bassin
Reproduit le chant lancinant d'une cascade
Et masque la rumeur de la ville.

Le banc tout près sur la butte dominant le jardin
Offre une belle perspective des allées en enfilade,
C'est de la patte d'oie, le coin le plus tranquille.

Les notes acidulées en trilles rapides, des oiseaux,
Viennent en contre-point du bruit grave de l'eau.
En cet mi-avril, les arbres n'ont pas toutes leurs feuilles
Et l'on peut admirer la gestion de l'espace par les rameaux.
De l'hiver nous avons enfin franchi le seuil,
Nous allons pouvoir savourer les jours les plus beaux.

La matinée avance et le soleil devient plus chaud,
Quelques mamans et leurs enfants font leur apparition,
Pourquoi un si charmant spectacle dans un si beau décor
Provoque-t-il un frisson sur ma peau,
Un pincement à l'âme, comme une émotion,
Si vous le savez, moi je me le demande encore.

Aux trois rivières



Aujourd'hui,
Je suis aux trois rivières, là où les bras amonts
Se rejoignent après avoir bordé l'île,
Formant un semblant de tunnel, sous les ramures graciles
Des arbres qui couvrent la rivière, comme les arches d'un pont.

C'est un plaisir de voir la Vesle pleine en ce moment,
Le fil de l'eau qui vient de l'ancienne piscine est rapide,
Celui de gauche joue le miroir de la belle au bras dormant,
Sa surface lisse renvoyant la lumière d'un ciel livide.

De gros nuages plombés cachent le soleil et le vent est frais,
Resterais-je le temps d'un poème avant d'avoir froid,
Le sort en a décidé autrement, un pêcheur s'avance vers moi
Et avenant, engage la conversation, sur ses leurres du plus bel effet.

Tranquillement sous prétexte de me montrer son matériel,
Il le monte et m'explique toute la subtilité de sa technique.
Petit à petit nous refaisons le monde qui bat de l'aile,
Et parfois même, nous frisons la discussion philosophique.

Avec prudence et modération, nous convenons des charmes du passé,
Du déracinement des hommes qui ne savent plus lire la nature,
De l'abnégation et du courage des générations qui nous ont précédés,
De celles qui nous suivent, dont nous nous inquiétons du futur.

Il évoque une rencontre avec un vieux monsieur dans un cimetière,
Assis tout seul sur un pliant devant une tombe,
C'est mon compagnon lui dit-il, nous avons passé ensemble notre vie entière,
Tant que je suis là il existe, jusqu’à que je sois moi-même, dans ma propre tombe.

À notre première mort, nous venons habiter la mémoire de ceux qui nous aime,

En quelque sorte nous existons encore,

Quand à leurs tours ceux-ci disparaissent, nous disparaissons de même,

Cette fois ci, nous sommes définitivement morts.

Peut-on dire que seuls accèdent à l'éternité,

Ceux dont le nom reste dans l'histoire,

Gouvernants, savants, artistes, qui ont marqué l'humanité,

Cela serait injuste pour tous les anonymes à l'origine de progrès notoire.

Laisser un nom en bien ou en mal, dans la mémoire des hommes,

Abandonner dans l'oubli le passage de milliards d'humains,

C'est ainsi, la vie est éphémère, pour chacun,

Elle se régénère à chaque naissance, à chaque saison de l'hiver à l'automne.

Sur ces considérations, restons philosophe, j'ai froid,

C'est moi qui range mon matériel et qui lui cède la place,

Finalement, ce dialogue improvisé pour une fois,

Valait mieux que de rester tout seul devant ma glace.

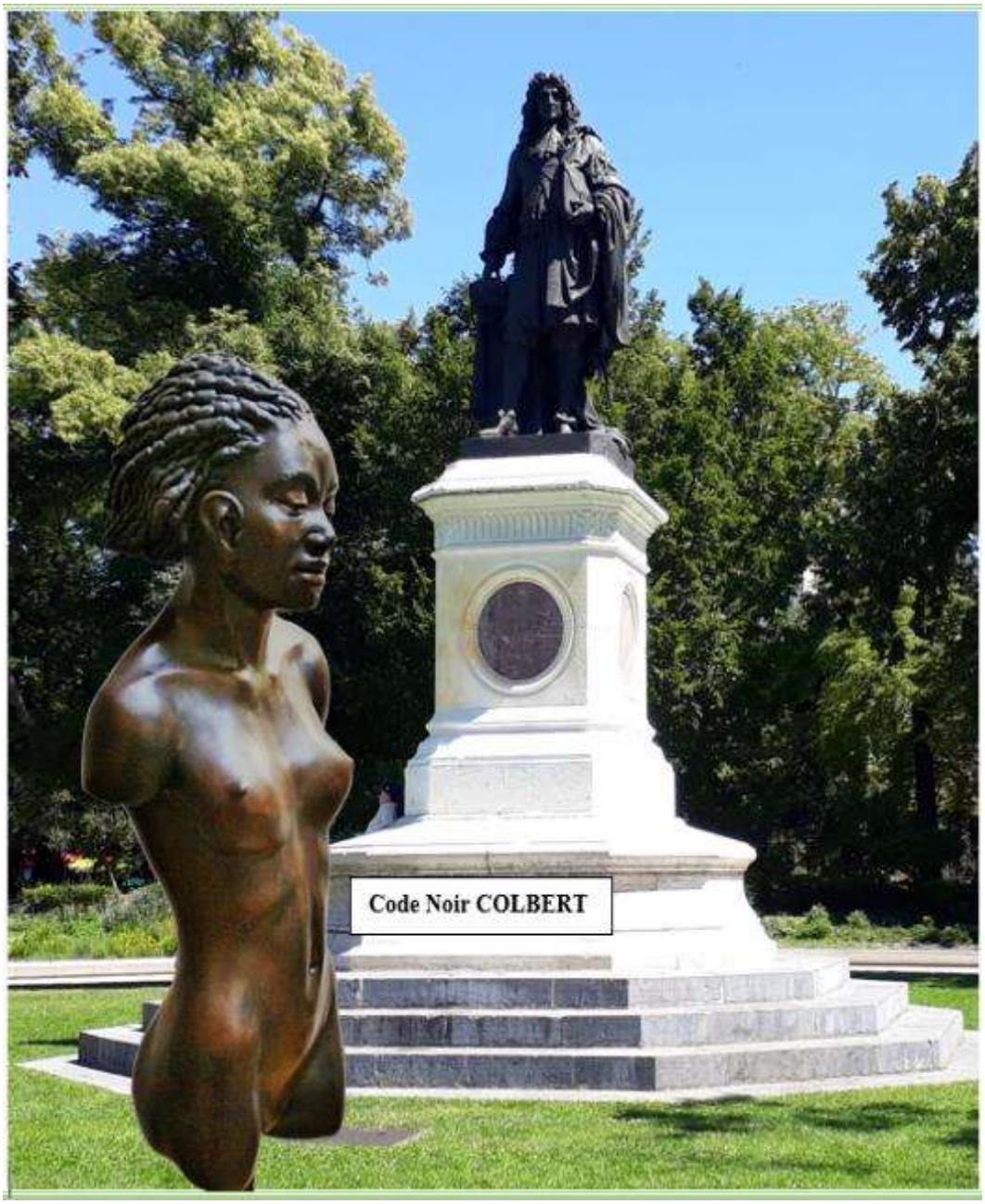
Jeune Afrique

Lointaine descendante
De cette ancêtre unique
Toujours renaissante.

Jeune beauté d'argile
Pétrie sans modèle, sans outils
De mains libres et agiles
Jusqu'aux formes accomplies.

Vous la croyez fragile,
Vous vous trompez,
Ce corps frêle et gracile
Est le berceau de l'humanité.

Le créateur l'a faite à son image,
Tel qu'il existe,
Ou hypothèse moins sage,
Dieu est un artiste.


Code Noir COLBERT

La Plénitude

Je me souviens des pleins et des déliés,
Tirant la langue sous l'effort,
La plume sergent major,
Trempée dans l'encrier.

Loin des canons de beauté actuel,
Pétris d'anorexiques élégances,
Il en est d'autres plus sensuels
Comme des cornes d'abondance.

Quand la maternité atteint sa plénitude
Et que l'enfant est dans son nid,
Le corps est dans sa béatitude
Et le visage serein, souris.

Les déliés ne sont là
Que pour mettre en valeur les pleins,
Prenez une ligne et suivez-la,
Vous verrez elle n'a pas de fin.

Premier avril

Le premier avril enfin,
C'est l'ouverture des parcs et jardins
Qui sortent de leur hivernal sommeil
Réveillés par la lumière du soleil.

D'entrée les prunus explosent
Leurs inflorescences roses,
Le jaune bouton d'or
Des forsythias en rajoutent encore.

Le saule pleureur légèrement feuillu,
De fines dentelles longuement vêtu,
S'incline avec élégance
Dans une belle révérence.

Les autres arbres impudiques
Laisse le soleil coquin
Dessiner leurs formes squelettiques
Sur les pelouses du jardin.

L'herbe rase d'une verdeur lumineuse,
Accueille avec bonheur
Dans des massifs aux formes langoureuses
Les premières fleurs.

Les allées sont pleines de promeneurs,
De nombreux bancs sont occupés,
Le poète est perdu dans ses pensées.
Ah ces jardins quel bonheur !

Vingt-deux avril

Vingt-deux v'là le printemps,
Vingt-deux avril, il en aura mis du temps,
Encore, les feuilles sont-elles maigrelettes
Et la température un brin frisquette.

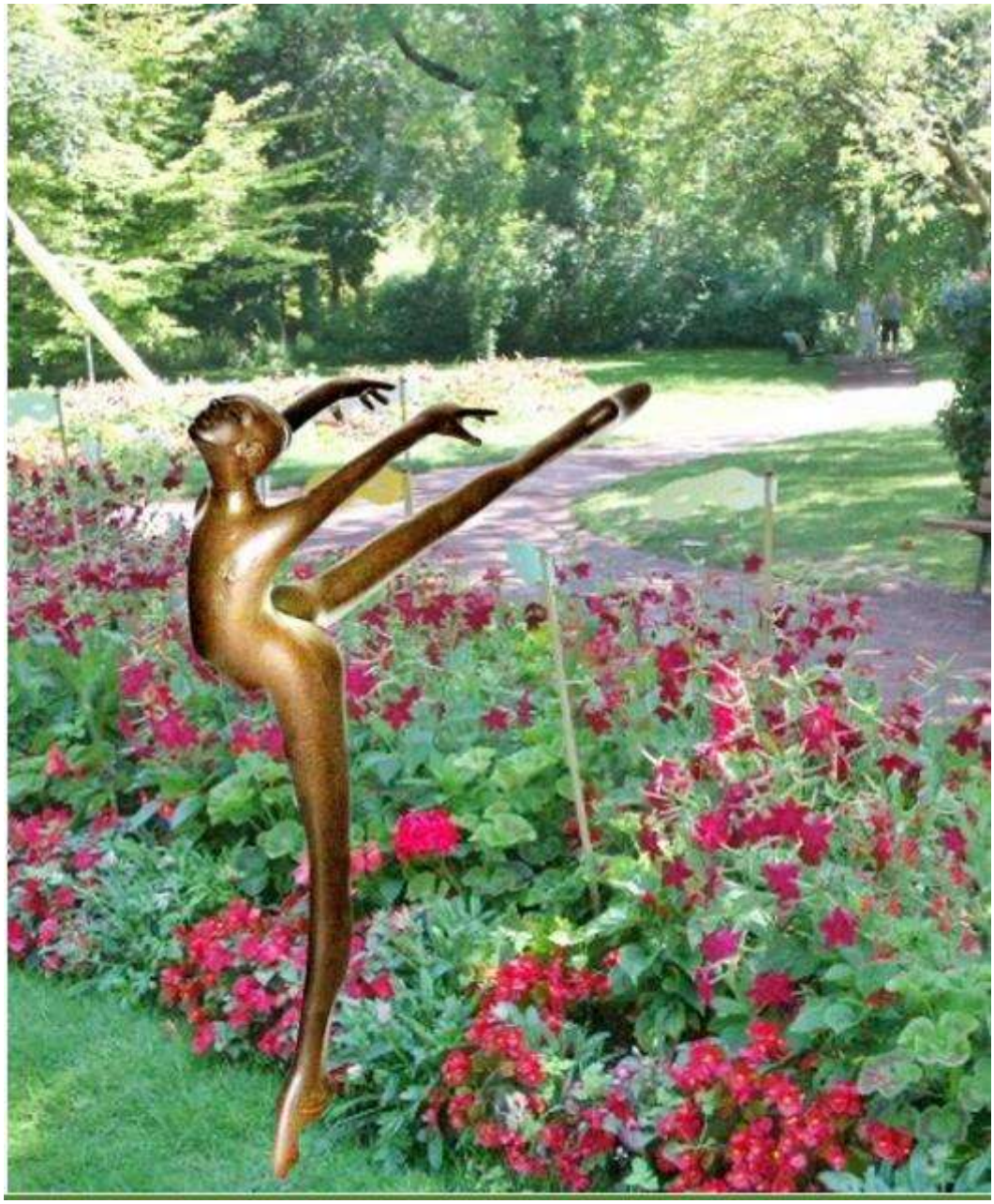
Faut dire le ciel est bleu
Grace à cette bise nordique,
Finalement c'est quand même mieux
Que la bise mouillée d'une bise océanique.

Enfin les fleurs sont là,
Les promeneurs sont là,
Les bancs eux sont toujours là,
Une vraie chanson la la la….

Les amoureux de Brassens se bécotent,
Plus loin une grand-mère tricote,
Les enfants jouent au ballon,
Le poète est là avec son crayon.

Dans la rumeur des voitures que j'essaye d'oublier,
Les oiseaux lancent leurs notes acidulées,
Le loco lâche son air dans un gros soupir,
C'est un jardin de ville, il faut s'en souvenir.

Je suis riche de plusieurs jardins,
De l'un à l'autre, je vais je viens,
Celui de la patte d'oie est magnifique,
Mais j'aime bien le jardin botanique.



Mademoiselle de Douai

Demoiselle en dentelles
Où
Dentelles de demoiselle
Vous demeurez cette inconnue
Mais votre élégance
Ne vous laisse aucune chance
De passer inaperçue.

Cette tenue d'un autre âge
Cette fierté hautaine
Cette silhouette sans visage
C'est peut-être la tienne.
J'ai capté ton image dans ma tête
Un jour ou là-haut c'était la tempête
Je l'ai imprimée dans la terre
Pour te tenir prisonnière.

Cette fois ma muse tu es à moi
Je peux te donner le visage que je veux
Tu vois je fais un vœu
Cette femme qui regarde, c'est toi.

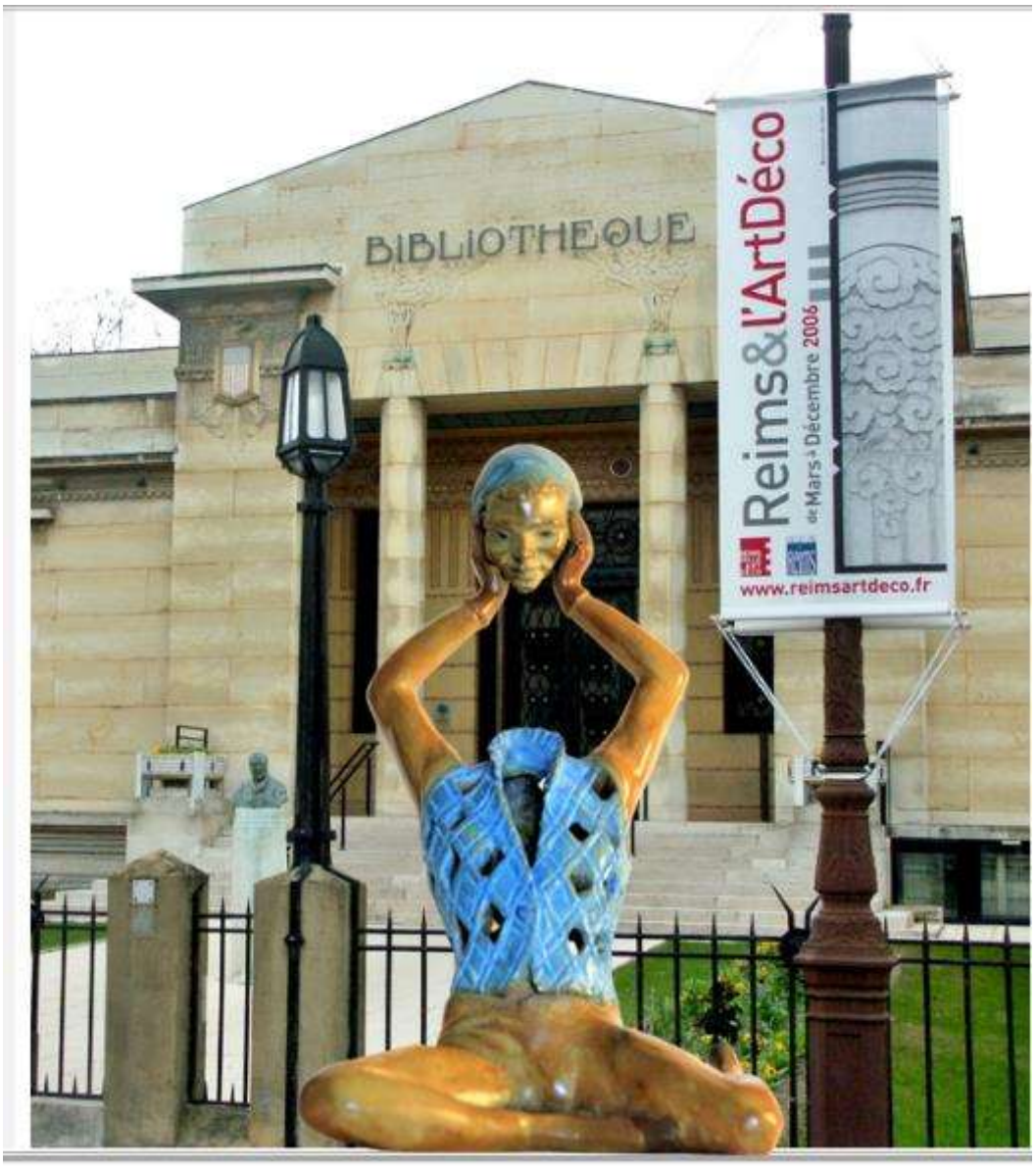
L'habit d’Arlequin

L’habit d’Arlequin
N'est qu’une facétie,
Ne soyez pas surpris,
Je vous assure, tout va bien.

Voyez-vous, après le carnaval,
Les corps fatigués
Après le bal,
Délaissent leurs habits pour se coucher.

Alors pour eux la vraie fête commence,
Les déguisements s'emparent des masques,
Avec frénésie, ils reprennent la danse
Et ne mettent plus de freins à leurs frasques.

Il en est ainsi pour la création artistique,
Laissez se reposer votre savoir académique,
Ne cherchez plus votre fantaisie,
Coucou, elle est ici.


BIBLIOTHEQUE
Reims&l'ArtDéco
de Mars à Décembre 2006
www.reimsartdeco.fr

Intimité

Moment de solitude
Moment de quiétude
N'avoir que soi à penser
N'avoir que soi à s'occuper.

Tu es songeuse
Mais tu souris.
Tu sembles heureuse
Et je t'envie.

A mon tour, je suis heureux
De te voir ainsi.
Imagine, et si je ne t'avais pas créé ?

Toi et moi, nous deux,
Nous n'aurions pas saisi
Ce moment de bonheur et de tranquillité.

Premier octobre

En ce premier octobre
J'ai retrouvé mon jardin
Public ! et alors, ou est l'opprobre
Public il est à tous, il est à chacun.

Le soleil nous offre un bel après-midi,
Bien rase l'herbe verte
Met en valeur les volumes arrondis
De cette beauté offerte.

La lumière oblique
Dessine sur la pelouse luisante
Les ombres fantomatiques
Des frondaisons ondoyantes.

Le vent fripe la surface de l'eau
Et fait bruisser les feuilles,
C'est du poète l'orgueil
De les comprendre à demi- mot.

Seuls les marronniers ont commencé de roussir,
Le sol est jonché de leurs gangues éclatées
Les marrons d'une belle couleur cuir
Par les enfants sont vite ramassés.

Quelques joggers entretiennent leur souffle,
Quelques promeneurs dans leur blouson s'emmitouflent,
Mais le spectacle le plus charmant,
Reste les jeunes mamans et leurs enfants.

Le salut d'Arlequin

Certes c'est peu de chose
Un geste de la main
Un mouvement de la tête
Et même si j'ose
Une question indiscrète
Qui derrière ce masque
Cache ses frasques ?

Je sens son regard perçant
L'ironie de son sourire
Mais je ne saurais dire
S'il est bienveillant.
Lui-même existe-t-il vraiment,
Sur ces jambes bien plantées,
Son buste cambré
S'évide subtilement
Et même, est-ce un mirage,
Je ne vois plus son visage.

Rassurez-vous, ce n'est rien,
Vous, vous allez bien
Arlequin n'est que la mise en scène
De la fantaisie d'Etienne

Féline

À contrevent, aux ras des herbes hautes
Elle attend.
Sa robe, tachetée, fauve
Dissimule sa silhouette,
Elle attend.
Elle attend qu'une proie commette une faute.
Elle attend qu'une proie se sépare du troupeau et se sauve.
Elle est éventée et c'est l'alerte.

Le temps de la patience a cédé à celui de l'action.
Ses attaques sont vaines face au front des mâles.
Ils défendent les petits indispensables à la survivance de la race.
Elle sait bien qu'a les fatiguer et à les faire tourner en rond,
Le troupeau lui abandonnera un vieux mâle
Dont de plus jeunes convoitent la place.

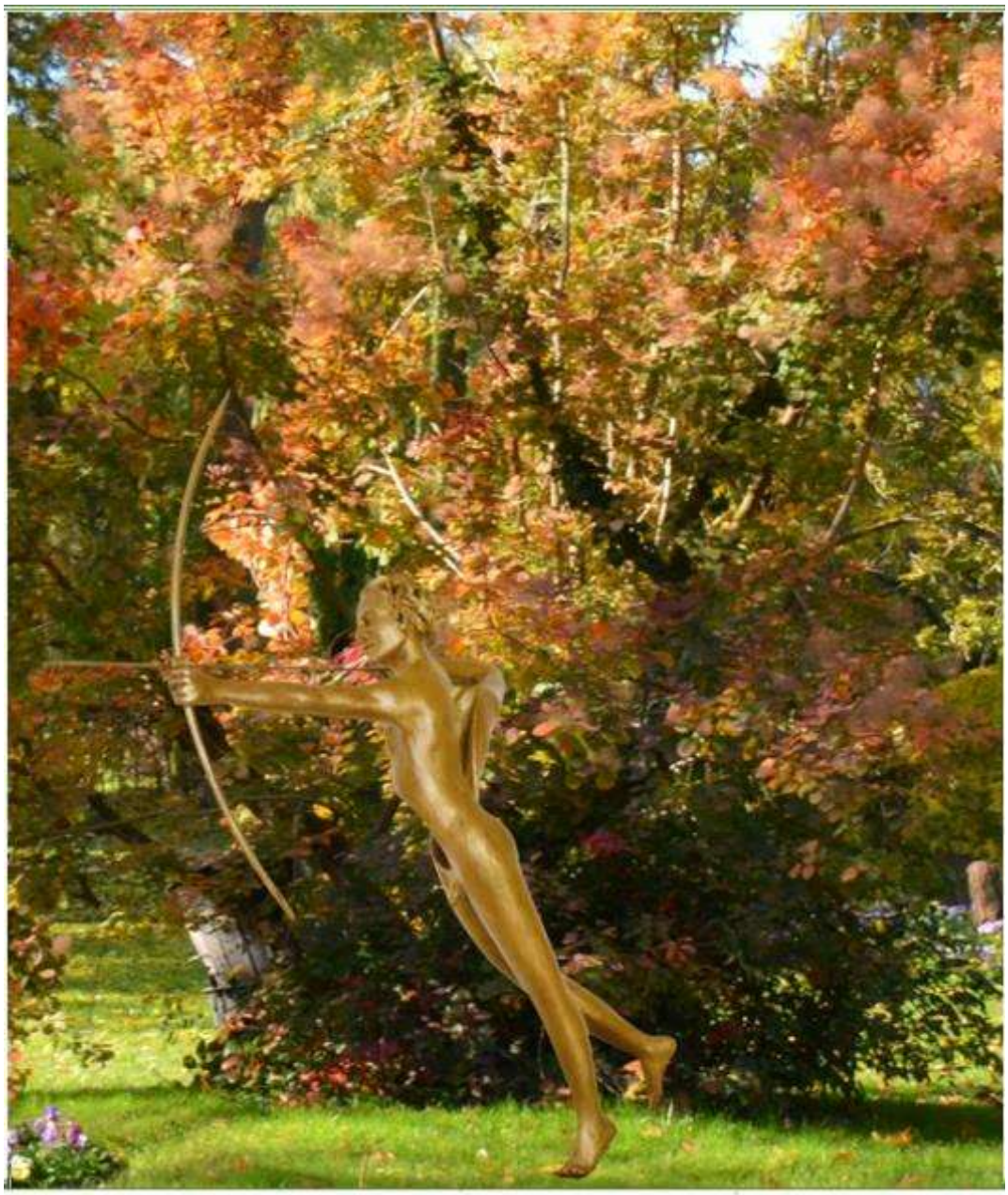
En quelques bonds, cette beauté superbe
Fera basculer sa proie,
Sans cruauté inutile, elle lui donnera le baiser de mort.
Ainsi, dissimulée ou non dans les hautes herbes,
Sous la plus belle apparence qui soit,
Peut se jouer notre sort.

Chasse à Cœur

On ne voit d'abord que la tension du corps
L'arc et les membres ont la même courbure
Celle de la course est de même allure
C'est l'ultime instant où se joue le sort.

Le regard, le bras, la flèche, sont alignés,
La cible, elle, encore ne sait rien,
Elle ne sait pas qu'a l'instant sa vie va basculer
Et qu'un autre monde s'ouvre que le sien.

L'arc est une métaphore
L'archer peut être Éros ou Diane
Ce regard qui vous transperce le cœur
Ce coup de foudre qui vous a mis à mort
Fait de vous un autre homme ou une autre femme
Et vous ne voudrez plus que son bonheur.



La Reine de Saba

Reine de Saba
Tu es toujours là
Ton allure altière
Ton corps de guerrière.

Tu habilles ta silhouette
Façonnée pour la chasse
De l'élégance discrète
Des femmes de ta race.

Le noir de la robe souligne
L’éclat de ta peau mordorée,
La pureté de tes lignes.

Deux mille ans après, je t'ai ressuscitée
Je voulais que l'on te fête,
Quitte à en perdre la tête.

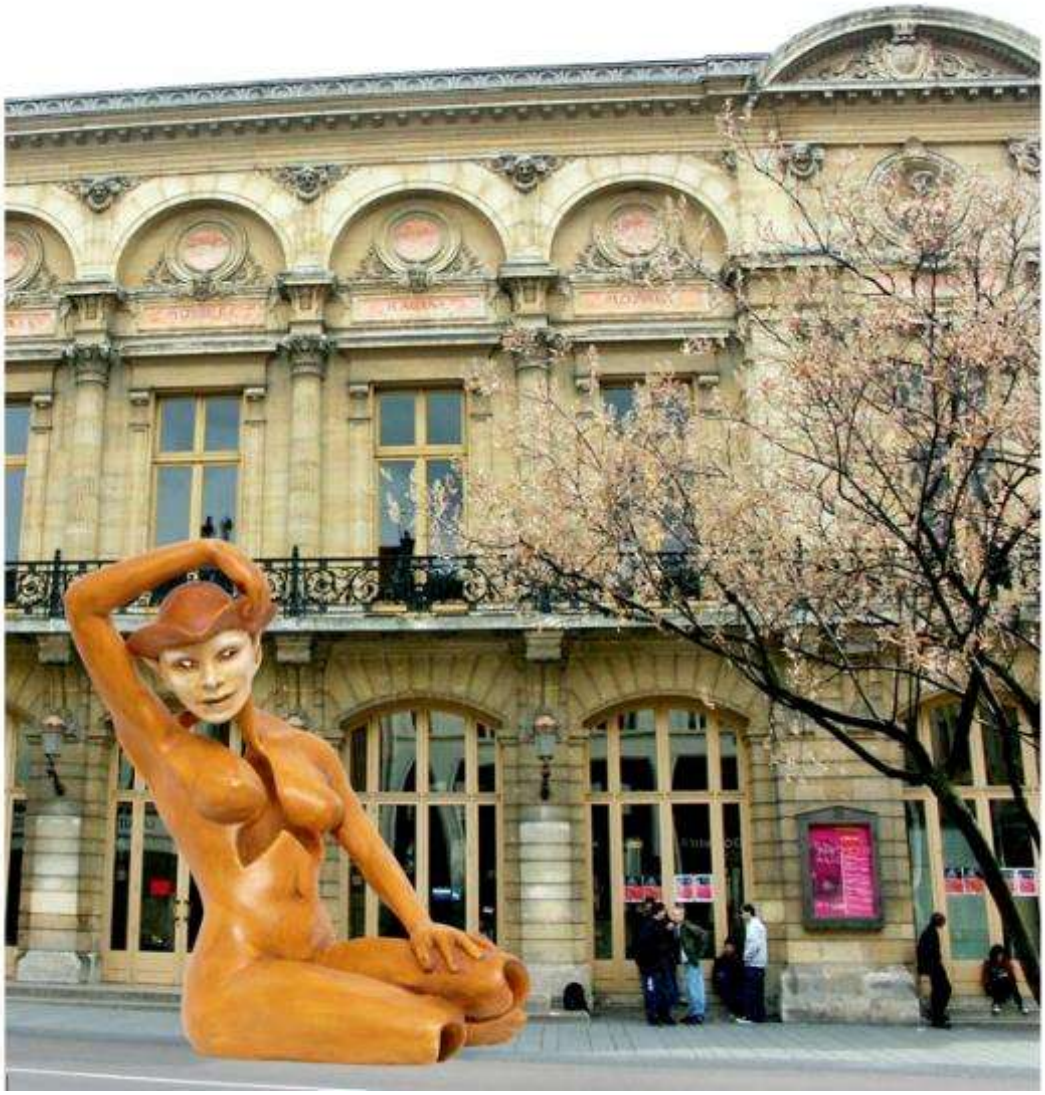
Bas le Masque !

Bas le Masque !
Que nenni !
Laissez-moi à mes frasques,
Ce n'est qu'un jeu d'esprit.

Voyez, je me montre en transparence
Je ne suis qu'une peau
Moulée en toute indécence,
Couverte d’un masque et d'un chapeau.

Vous ne me connaissez pas,
Vous ne me connaîtrez pas,
Ma nudité ne m'expose pas
A perdre mon anonymat.

Mais moi, je vous connais,
Sans que vous n'y preniez garde
Intensément je vous regarde
Et je vois que je vous plais.



Les amoureux de demain

Se tiennent par la main,
Hésite-t-elle encore
Avant le corps à corps.

Éternelle danse nuptiale
Précédent les combats amoureux,
Cette fois la salle de bal
Est un petit coin herbeux.

Son corps est arqué par l'effort,
Mais elle sait qu'il sera le plus fort,
L'instinct lui dit que sa résistance
Rendra leur plaisir plus intense.

Alors, hier, aujourd'hui, demain,
Ils exploreront les creux et les courbes offertes
Se rassasiant sans fin de leurs découvertes,
Sans se lasser de leurs jeux de mains.

L'Em-Brasement

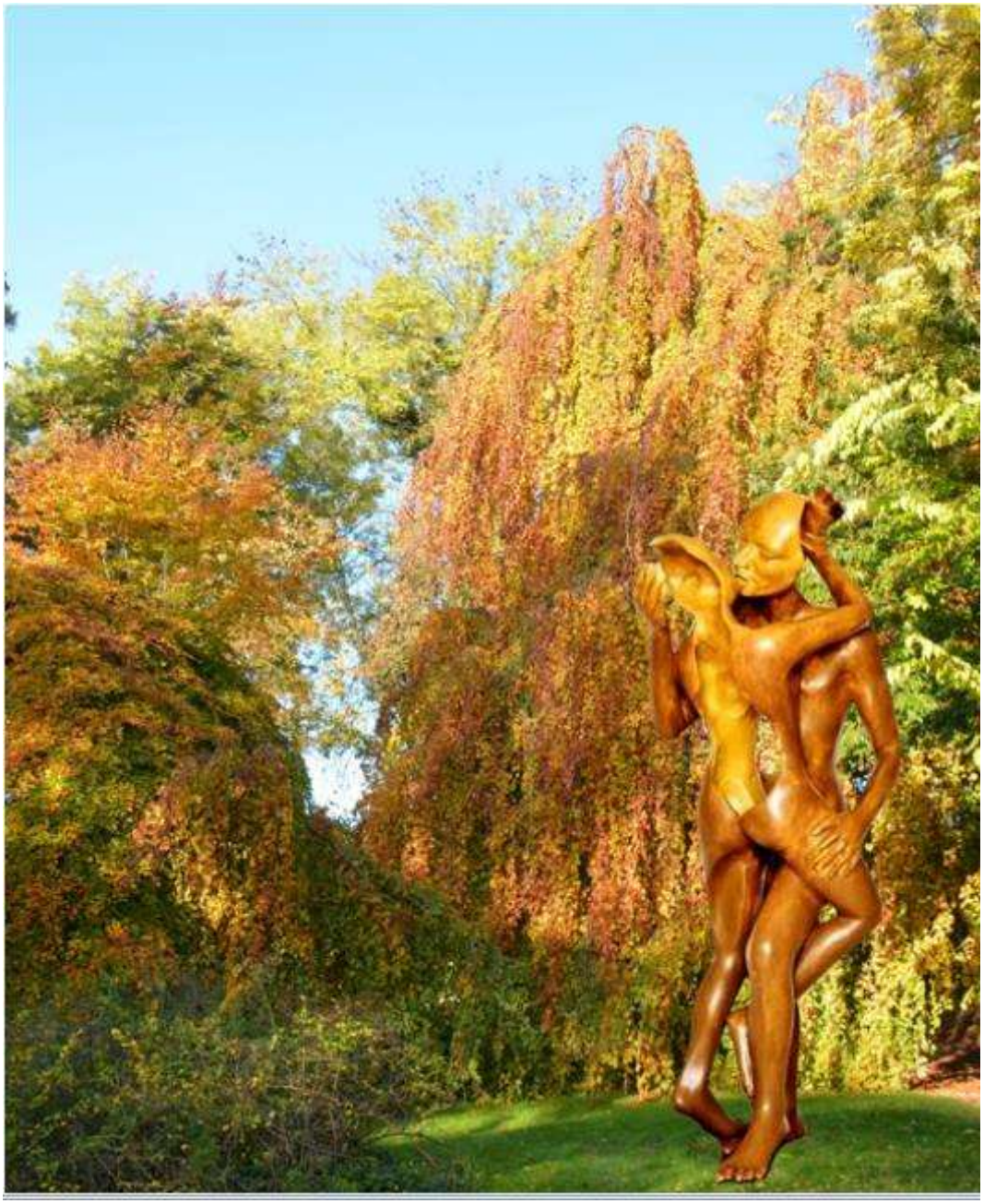
Œillade furtive
Sensation invasive
Au-delà du regard
C'est déjà trop tard.

La foudre est tombée
Le cœur est touché
Déjà l'émotion
Submerge la raison.

Vint les frôlements,
Les attouchements.
Vint l'échange des serments,
Les embrassements.

C'est maintenant l'union,
La confusion
Des amants
L’em-brasement.

Par cette fusion ils assument
Leurs descendances communes,
C'est le schéma de la vie
Qui s'accomplit ici.



La Méditation

Depuis le début de l'humanité,
À toutes les époques, dans toutes les contrées,
Aux inquiétudes nées de leur environnement,
Les hommes ont toujours apporté le même apaisement.
À toutes ses peurs de la nature,
À son passé, à son futur,
L'homme a nommé ce qui le domine
Et lui a donné une dimension divine.
Interprétant les phénomènes naturels
Dont la présence semble éternelle
Il a bâti des panthéons
À son image avec sa vision.
Ce besoin d'éternité
Devant l'indicible angoisse de la finitude,
Qui peut dire avec certitude
Qu'il ne l'a jamais éprouvé.
Qu'il existe ou non,
Ce n'est pas la bonne question.
Certains ont-ils besoin de lui....
La réponse est oui.
Mais un besoin se suffit-il pour exister...
Le besoin de comprendre est-il une fiction,
Le besoin d'amour est-il une invention....
Les besoins ressentis, sont une réalité.
La fonction créé l'organe,
Le concept est créé par le besoin,
Est-ce là du divin, les seules arcanes….
Mon Dieu, il n'en est rien.

La Renommée

Quelle drôle d'idée
Cette Renommée
Elle provoque bien des sourires entendus,
Aussi, c'est bien ma bévue,
Que de sculpter ma tête,
Pour que l'on me fasse ma fête....

Cette sculpture n'est qu’une allégorie
Pour évoquer la gloire tardive.
Que voulez-vous, c'est ainsi
Que les hommes vivent.

A moins que plus prosaïquement,
Ai-je été subjugué par la beauté de ce dos,
Par l'offrande de ce bassin,
Par le contact de ce corps chaud....
Peut- être que finalement
La mort n'est pas une fin...

L’énigmatique golfeuse

(poème de Michel Bénard)

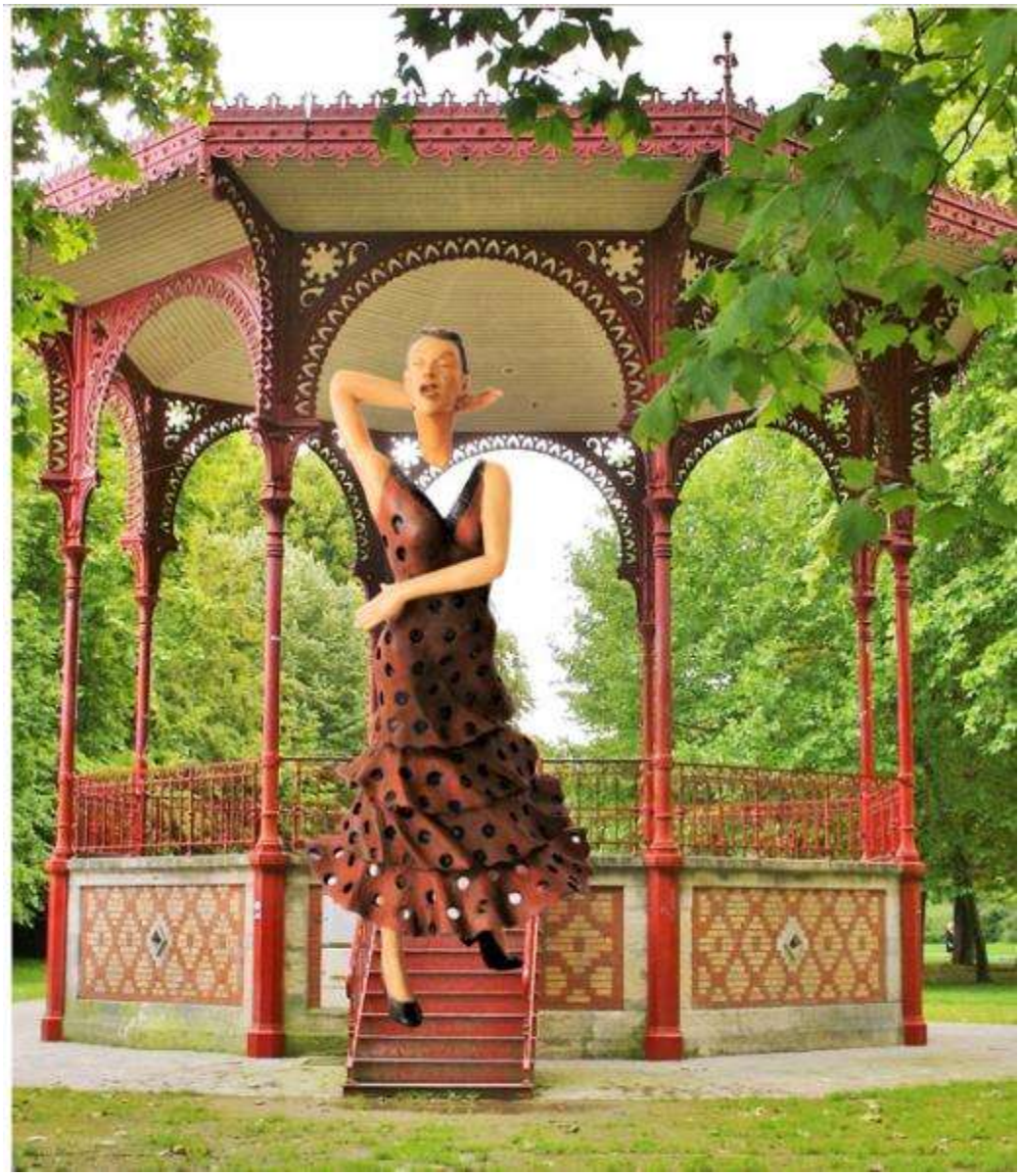
D’une silhouette douce et sensuelle,
Blonde natte aux jeux du vent,
Emportée par l’ondulatoire élan,
D’un « swing » simple et gracile
Telle une rosace informelle,
L’énigmatique golfeuse
Du « green » éphémère,
Surgit des brumes vénitiennes,
Masquée par l’énigme de la vie.
Toute de transparence,
Candide et malicieuse,
D’un cercle harmonieux,
Elle projette sa balle
Dans une course éperdue,
En défi à la destinée
Qui atteindra son but inconnu.
D’une silhouette douce et sensuelle,
L’énigmatique golfeuse
Du « green » éphémère,
N’est que la transparence
D’un rêve imaginaire.

Le chant qui danse

Bien sûr, il y a ce corps de femme,
De ceux pour lequel on se damne,
Les seins gonflés,
Les reins cambrés,
Le bassin en nid d'amour,
Belle comme le jour.

Bien sûr il y a cette robe
Dont on voudrait qu'elle se dérobe.
Elle virevolte et se soulève
Sur des jambes de rêves
Et laisse entrevoir des terres inconnues
Au goût de paradis perdu.

Mais tout n'est qu’apparence,
Ceci n'est pas une femme,
C'est une voix qui parle à l'âme,
C'est un chant qui danse.



Madame de Champagne

Toute de courbes habillées
Celles des collines
Aux couleurs des saisons,
Couleurs des vignes
Vert tendre au printemps
Pourpre, et Or à l'automne.

Madame de Champagne
Toute de courbes dessinées,
Celles des coupes anciennes,
Celles d'un audacieux décolleté.

Quel ignorant celui pour qui
Peu importe le flacon
Pourvu qu'il ait l'ivresse,
Alors que sa forme et sa finesse
Subliment votre parfum.

Rien qu’à vous regarder,
Avant de vous avoir goûtée,
Vous m'avez déjà enivré.
Avant d'être saoul,
Je suis déjà fou
De vous.

Éclosion

Vous avez vu cette silhouette
Qui symbolise la vie
Vous avez vu comme elle est prête,
Vous percevez son impatience, son envie.

Des mois que sa liberté est restreinte,
Des mois qu'elle est sous la contrainte,
Elle ne veut pas perdre une seconde,
Pour retrouver le monde.

Sortir du cadre, jamais ce besoin
N'a été aussi universellement partagé
S'évader, pouvoir aller loin
Devient une urgente nécessité.

A l'aune de l'histoire de l'humanité
Ceci n'est que péripétie
De drame en drame elle n'a cessé d'évoluer
De déséquilibre en déséquilibre, c'est la vie.

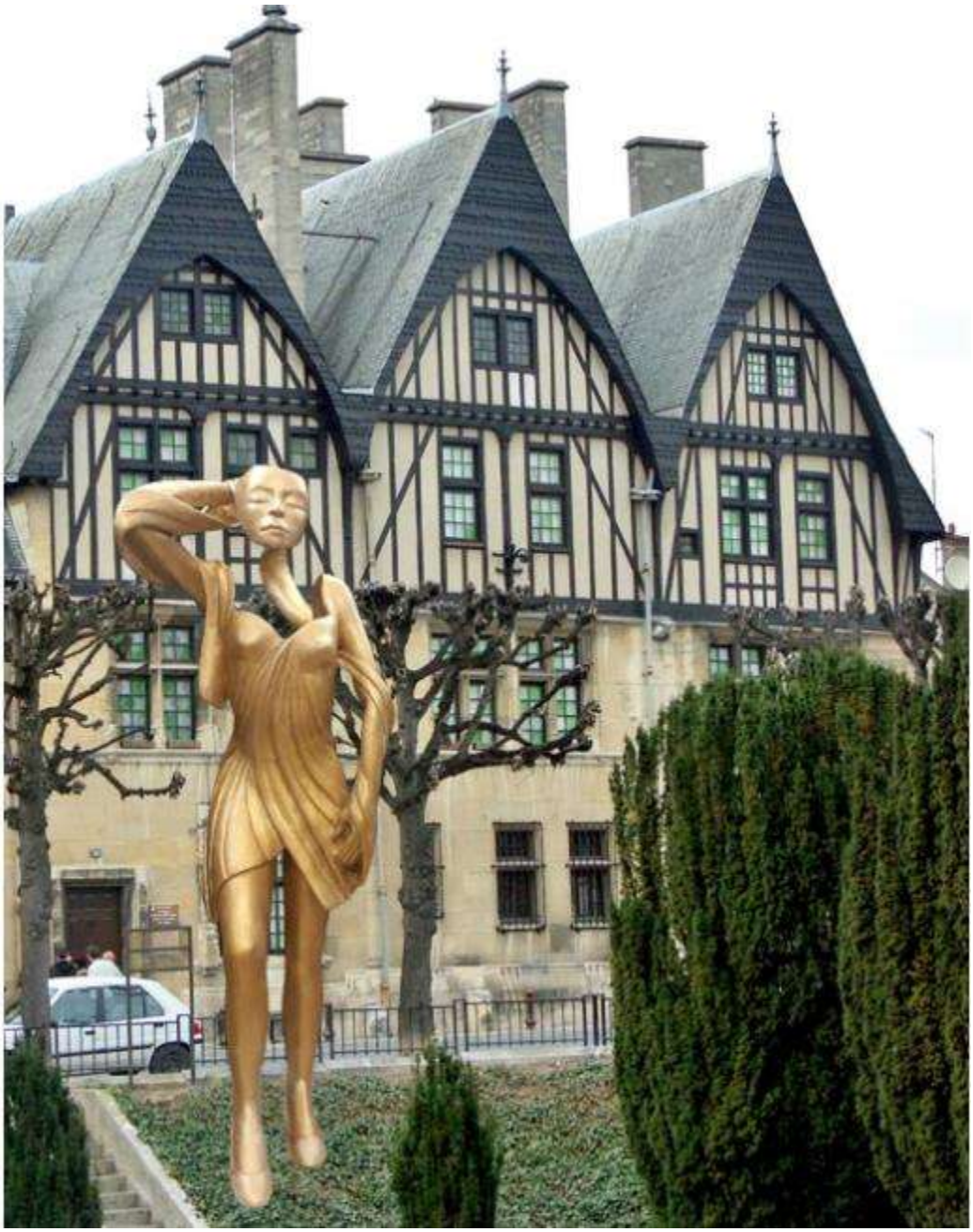
Ma belle inconnue

J’ai su que c’était toi
La première fois que je t’ai vue
Mon cœur était tout en émoi.

J’avais pris un peu de terre,
J’ai modelé des jambes de rêve,
En aveugle, j’ai travaillé sans trêve,
Inconscient de ce que j’allais faire.

Je voulais pour toi, une belle robe,
Soulevée par le vent, suggérant ta silhouette,
Découvrant un joli sourire fessier.
Voilà que peu à peu ton corps se dérobe,
Que s’est-il donc passé dans ma tête,
Pour que tu perdes la tienne, j’en suis stupéfié.

Ton écharpe a couvert ton visage,
De toi, je n’en saurai pas davantage.
Curieuse pulsion que la création,
Qui nous révèle notre subconscient.
Aller au-delà de nous-même, pure invention
Et pourtant tu es là à présent
Et quand je ne serai plus
Tu témoigneras de ce que je fus.



Le petit rat

Rêve de petit rat
Une note de musique
Et le charme opéra.
C'est magique.
Dès les premiers pas
La danse
Commence
Avec des entrechats.

Le corps s'élance
Les sauts s'enchaînent
Le rythme est intense
La musique se déchaîne.
De volutes en arabesques
Le corps est en apesanteur
Aérien ou presque.
Il ne me manque qu'un admirateur.

Maintenant je suis au repos
J'attends toujours.
Ah ! voilà celui qu'il me faut.
Sera-t-il mon premier amour.

Laissez-moi
danser,
chanter
en liberté !

Le Voyage

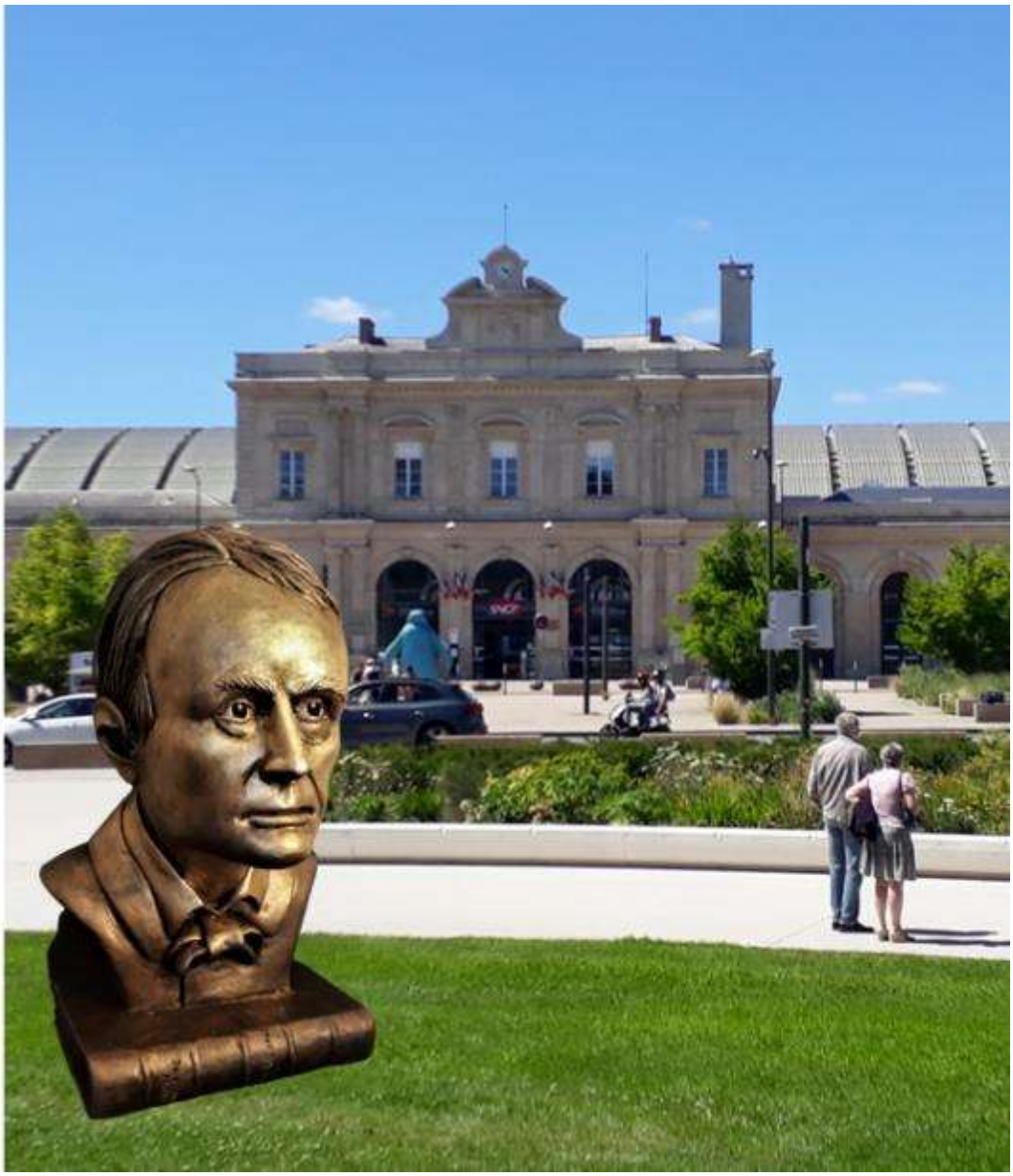
(Charles Baudelaire)

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

Faut-il partir ? rester ? Si tu peux rester, reste ;
Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit
Pour tromper l'ennui vigilant et funeste,
Le Temps ! Il est hélas ! des coureurs sans répit.

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !
Ce pays nous ennuie, ô mort ! Appareillons !
Si le ciel et la mer dont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !



Le Dormeur du Val

(Arthur Rimbaud)

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D’argent ; c’est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pale dans son lit vert ou la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

ENFANTS DE REIMS TOMBES AU CHAMP D'HONNEUR
POUR VOTRE VILLE MEURTRIE EXPRIME A JAM

Né en mai 1945 dans une famille qui comptait un critique d'art, un violoncelliste et un sculpteur, ce n'est qu'après plusieurs voyages en Italie au moment de l'adolescence qu'**Étienne Fatras** s'est révélé une attirance marquée pour la sculpture. Quelques œuvres existent encore de cette période, mais des études d'ingénieurs, une vie professionnelle dense et une vie de famille bien remplie ont mis entre parenthèses cette passion. À la sortie de la vie professionnelle, la sculpture est naturellement venue reprendre sa place. Il aura fallu cinq ans de cours, pour s'initier aux techniques, à l'anatomie d'après modèles vivants et une pratique quotidienne, avant d'oser sortir du cocon de l'atelier et de ressentir le besoin du regard des autres.

« Une chose est certaine, Etienne Fatras a parfaitement conscience que le métier de sculpteur ne s'invente pas, il s'apprend. Et c'est ce qu'il a fait, il a appris avec le bonheur de son talent inné. Il aime à provoquer l'émotion, à toucher au sensible, à vibrer sur la corde qui élève l'âme. L'œuvre, au-delà de son aspect esthétique se doit de livrer un message, une réflexion. Qui suis-je ? Ses sculptures personnelles et singulières expriment le vide, l'absence, le mystère sous-jacent. Etienne Fatras, joue avec l'évidement, la résonnance et l'équilibre de la ligne recherchant son écho, les portes ou les niches de lumière. L'épure donne de la densité, réveille l'essentiel, le volume s'intensifie. Le mystère est toujours omniprésent chez Etienne Fatras, nous pourrions y déceler toute l'énigme d'une brumeuse soirée vénitienne, Arlequin danse autour de nos consciences, la vie est une comédie masquée. Qui se cache derrière cette expression figée où seul ne peut briller que le secret d'un regard ? Etienne Fatras, c'est aussi un peu l'âme d'un poète qui transforme la terre, qui patine la vie, seul dans son atelier, porté par l'élévation des musiques sacrées, chants orthodoxes ou grégoriens. Ici à cet instant précis, l'âme se fait monacale et s'abîme dans le travail comme dans une prière universelle ! Et si ce philosophe d'argile dans sa contemplation était symbolisé par Le doute *ou par cette* Renommée *de glaise où l'esprit est confronté à l'Amour ? Oui, sans cesse Etienne Fatras soulève le questionnement. Sorte d'alchimiste de la création Etienne Fatras tente une métamorphose de la vie, caresse l'énigme du temps. Pygmalion n'est pas loin ! Pour notre ami, la sculpture est un acte d'amour, un reliance avec la vie. Pour lui, sculpter c'est révéler la puissance d'un vide et composer avec une absence. Finalement, Etienne Fatras est un sculpteur qui se fait parfois le médiateur de la parole. Il est celui, à sa manière, qui prélude le futur et œuvre sur la matière du monde de demain.* »

Michel Bénard, Lauréat de l'Académie française
Poeta Honoris Causa

(Présentation de l'exposition à la Société des Poètes Français en 2022)

Étienne Fatras

Sculpture et poésie

www.artmajeur.com/etienne-fatras

www.couleurs-poesies-jdornac.com

fatrasetienne@gmail.com

Table des matières

ESMERALDA 3
LA CRÉATION 4
FATRASIE 6
MA PREMIÈRE 8
OH MA COLOMBE ! 10
LA FÉMINITÉ 12
LE DOUTE 14
L'ATTENTE 16
LA VESLE 18
MÉTAMORPHOSES 21
QUESTIONS 23
LE GLADIATEUR BLESSÉ 25
LE JONGLEUR 27
JET D'EAU 29
AUX TROIS RIVIÈRES 31
JEUNE AFRIQUE 34
LA PLÉNITUDE 36
PREMIER AVRIL 38
VINGT-DEUX AVRIL 40
MADEMOISELLE DE DOUAI 42
L'HABIT D'ARLEQUIN 44
INTIMITÉ 46
PREMIER OCTOBRE 48
LE SALUT D'ARLEQUIN 50
FÉLINE 52
CHASSE À CŒUR 54
LA REINE DE SABA 56
BAS LE MASQUE ! 58
LES AMOUREUX DE DEMAIN 60
L'EM-BRASEMENT 62
LA MÉDITATION 64
LA RENOMMÉE 66
L'ÉNIGMATIQUE GOLFEUSE 68
LE CHANT QUI DANSE 70
MADAME DE CHAMPAGNE 72
ÉCLOSION 74
MA BELLE INCONNUE 76
LE PETIT RAT 78
LE VOYAGE 80
LE DORMEUR DU VAL 82